

coté ne manquoit d'aucune des qualitez qui pouvoient le mettre en crédit.

Son voiage fut d'abord assez heureux. Il traversa une grande partie de l'Espagne & tout le Languedoc sans aucun mauvais rencontre. Mais à peine étoit-il entré dans la Provence qu'il se vit ataqué par des voleurs qui le dévalisèrent, & lui laissèrent à peine l'habit qu'il portoit. Ce contre-tems, qui pensa le déconcerter, n'eut pas pourtant toutes les facheuses suites qu'il sembloit d'abord lui devoir causer. Il rencontra à Aix, où la nécessité à laquelle il étoit réduit l'avoit obligé de s'arrêter, un Gentilhomme Castillan qui s'en aloit à Rome comme lui. Ce Gentilhomme le voyant triste lui en demanda le sujet. Ximenez lui avoia ingénument qu'il ne s'étoit trouvé de sa vie dans un état si facheux, qu'ayant été volé, il se trouvoit sans argent, dans un país étranger dont il ignoroit la langue, & où il n'avoit aucune ressource : que pour comble de malheur il étoit trop avancé pour retourner sur ses pas, & trop éloigné de Rome pour pouvoir continuer son voiage.

Pendant que Ximenez racontoit l'accident qui lui étoit arrivé, il remarqua que le Gentilhomme le regardoit avec cette attention dont on regarde d'ordinaire ceux que l'on croit avoir autrefois connu. Ximenez de son coté s'imagina la même chose. Ils ne se trompoient pas ; car après s'être fait quelques questions, ils se reconnurent pour avoir étudié ensemble à Salamanque.

Brunet, c'étoit le nom du Castillan, qui n'avoit pas oublié la réputation que Ximenez s'y étoit acquise, fut ravi de l'avoir pour compagnon de son voiage. Il lui en fit l'offre ; & Ximenez qui n'étoit pas en état de la refuser, la reçut avec d'autant plus de joie, qu'il se souvenoit que ce

Gentilhomme avoit toujours passé pour un parfaitement honnête homme , qu'il étoit riche , & qu'ainsi une personne de plus ne pouvoit pas lui être à charge.

Comme le voiage leur donna lieu de se connoître encore mieux qu'ils n'avoient fait jusqu'alors , il se forma entr'eux une liaison qui dura tant que Ximenez fut dans une condition privée. Mais aiant été depuis élevé à l'Archevêché de Toledé , au Cardinalat & à la Régence d'Espagne ; Brunet n'eut presque plus de commerce avec lui. Il faut pourtant avouer à la gloire de Ximenez , que ce changement ne vint pas de lui. Il fut toujours le même à l'égard de son bienfaiteur ; & s'il ne lui fit pas à son tour tout le bien qu'il pouvoit lui faire , c'est que la vie retirée dont Brunet faisoit profession , & l'extrême aversion qu'il avoit pour les emplois & le tumulte de la Cour , lui en otèrent jusqu'à la moindre occasion. Ximenez étant arrivé à Rome , n'y trouva pas les choses comm'il se les étoit figurées. Il y avoit déjà long tems que les Papes sembloient avoir préféré la puissance temporelle à la spirituelle. Les uns ne s'étoient appliqués qu'à augmenter le domaine qu'ils tenoient de la liberalité des Rois T. Ch. & il ne s'étoit point offert d'occasion d'en étendre les bornes , qu'ils n'eussent embrassée ; & les autres n'avoient interrompu ce dessein , que pour s'appliquer à d'autres soins qui les touchoient de plus près , comme étoit l'agrandissement de leur maison.

Sixte IV. qui occupoit alors le Saint Siège ; tout pauvre Cordelier qu'il avoit été , ne songeoit qu'à élever sa maison sur la ruine de celle de Médicis : Les charges & les recompenses n'étoient que pour les parens de Sa Sainteté , ou pour ceux qui pouvoient contribuer à l'établissement de leur grandeur ; ou si quelque chose leur

échappoir, elle étoit réservée pour ces illustres fugitifs, que la ruine toute récente des Empires de Constantinople & de Trébizonde, avoit obligé de se retirer à Rome. Les Papes se piquèrent de générosité à leur endroit, & leur libéralité en cette occasion mérite d'autant plus d'être louée, qu'elle a été une des principales causes du rétablissement des belles lettres dans l'Europe. D'ailleurs comme la Monarchie d'Espagne, non encore réunie, n'étoit pas à beaucoup près aussi puissante qu'elle l'a été depuis, & que celle de Castille ne possédoit pas alors un pouce de terre en Italie; les Castillans y étoient d'autant moins considérés qu'ils y étoient moins connus, & qu'ils n'avoient rien à démêler avec les Italiens.

Des dispositions si peu favorables firent juger à Ximenez que le séjour de Rome ne lui seroit pas fort avantageux. Il en parla en ce sens à Brunet, & lui dit à peu près les mêmes choses que l'on vient de rapporter.

Ce généreux ami qui ne se trouva pas du sentiment de Ximenez, lui dit qu'il ne falloit jamais juger des choses sur les premières apparences: **Que** la fortune étoit de l'humeur de ces femmes, qui, quoi qu'elles aient d'abord dessein de favoriser, ne le font pourtant qu'après de grandes assiduités, & de longues épreuves: **Que** bien que le mérite & le sçavoir ne fussent pas autant considérés à Rome qu'il se l'étoit imaginé, lors qu'il ne la connoissoit que par réputation; qu'ils n'y étoient pas si généralement négligés, qu'il n'y eût encore quantité de gens sçavans qui y avoient fait des fortunes considérables: **Que** Bessarion n'avoit point eu de plus fort partisan que son mérite pour s'élever au Cardinalat: **Que** George de Trébizonde n'auroit pas fait une moindre fortune que Bessarion, si la passion que

celui-là avoit témoigné à contre-tems pour Aristote, ne lui avoit attiré l'inimitié de ce Cardinal, qui n'étoit pas moins passionné pour Platon : Qu'Argyropile, Théodore de Gaze, & Calcondille, s'étoient fait des établissemens si considérables en Italie, qu'ils n'avoient aucun sujet de regretter leur patrie, que les armes des Turcs les avoient forcé d'abandonner : Qu'après tout, quelque accueil que l'on eût fait à ces illustres Grecs, la fortune ne s'étoit pas épuisée en leur faveur : Que le nombre des Latins qui s'étoient avancez par leur sçavoir n'étoit ni moins grand, ni la fortune qu'ils avoient faite moins considérable que celle de ces Orientaux. Que Platine qui étoit de très-bas lieu, ne devoit qu'à son mérite la charge de Bibliothécaire du Vatican : Qu'Hermolaus Barbarus étoit dans une si haute estime, qu'il n'y avoit point de Dignité Ecclésiastique à laquelle il ne pût prétendre, & qu'on tenoit même pour constant qu'on lui avoit promis le Chapeau : Que l'humeur satirique de Laurent Valle, & ses manières de parler de la Religion & des Grands trop libres & trop piquantes l'avoient à la vérité empêché de faire une fortune proportionnée à son sçavoir & à la part qu'il avoit au rétablissement des belles lettres; mais qu'il ne s'en devoit prendre qu'à lui-même : Que Marcile Ficin étoit également estimé & honoré de tous les Princes d'Italie; & que personne n'ignoroit la liaison étroite qui étoit entre lui & l'illustre Laurent de Médicis : Que Blondus n'étoit mort pauvre que parce qu'il l'avoit bien voulu, & que sa manière de vivre en Philosophe lui avoit fait négliger toutes les occasions qui s'étoient présentées de s'enrichir : Qu'enfin le Pape même, qui n'étoit que le fils d'un Pêcheur de Savone, n'étoit parvenu au Cardinalat, & ensuite à la première Dignité du

Christianisme , que par son mérite & son sçavoir.

Brunet ajouta à tous ces exemples , que ces sçavans hommes n'avoient pas réüssi dès le premier jour qu'ils étoient arrivez à Rome ; qu'il leur avoit falu du tems pour se faire connoître ; que même quelques - uns d'entr'eux , comme ** Paul Platine * & Laurent Valle* ¶ avoient éprouvé quelque tems la fortune fort contraire ; mais qu'enfin par leur fermeté & leur persévérance ils l'avoient contrainte à leur être favorable : Qu'il étoit donc d'avis qu'il donnât à sa bonne fortune le tems dont elle avoit besoin pour agir en sa faveur ; qu'il ne lui demandoit pour cela qu'un an qu'il lui faloit pour achever son voiage d'Italie , que ce tems passé il viendroit le rejoindre , & que s'il persistoit dans ses premiers sentimens , il le rameneroit en Castille avec le même plaisir qu'il l'avoit amené à Rome.

** Paul
II. le
tint qua-
tre mois
en pri-
son.
¶ Il fut
mis à
l'Inqui-
sition.*

Quoi que Ximenez fût naturellement fort attaché à son sens , il préféra en cette occasion le sentiment de son ami au sien. Il lui promit de l'attendre à Rome , & il s'y occupa pendant son absence à plaider les causes des Espagnols qui avoient des affaires aux Tribunaux Ecclésiastiques. Il y acquit de la réputation , & cette réputation lui valut une Bulle Expectative pour le premier Bénéfice qui viendroit à vaquer dans le Diocèse de Toledé : c'est tout ce qu'il remporta de son voiage de Rome.

Cependant il reçut les nouvelles de la mort de son père , & des lettres de sa mère , par lesquelles elle le conjuroit de la manière la plus pressante de retourner en Castille , pour donner ordre à l'éducation de ses frères , & aux affaires de sa maison , que son père avoit laissé fort embrouillées.

Ces lettres , & le retour de Brunet qui venoit

d'achever son voiage d'Italie, & la persuasion que Ximenez avoit qu'un plus long séjour à Rome ne rendroit pas sa fortune meilleure, le firent résoudre de s'en retourner en Castille.

Il y étoit à peine arrivé, que l'Archiprêtre du Bourg d'Ucède vaqua par la mort de celui qui en étoit le possesseur. Le revenu n'en étoit pas considérable; mais plusieurs circonstances qui faisoient que ce Bénéfice étoit fort à sa bienséance, le porterent à s'en mettre en possession en vertu de l'Expectative qu'il avoit apporté de Rome. Il n'est pas aisé de décider s'il n'en prévint pas les fâcheuses suites, ou si les ayant prévûes il crut qu'elles n'iroient pas aussi loin qu'elles alèrent en effet; mais il est constant que cette affaire lui atira celle de toutes les aventures de sa vie qui lui donna le plus de chagrin.

Alfonse Carille, Archevêque de Toledo, n'eut aucun égard au prétendu droit ni aux bonnes qualitez de Ximenez. Il pourvut un de ses Aumôniers du même Archiprêtre d'Ucède. L'Aumônier ne manqua pas de se présenter pour en prendre aussi possession; mais Ximenez qui avoit pris les devans l'en empêcha, & l'Aumônier ne remporta pour tout fruit de son voiage, qu'une signification dans les formes de l'Expectative en vertu de laquelle Ximenez l'avoit prévenu.

Il étoit aisé de juger que l'Archevêque n'en demeureroit pas là, & qu'il mesureroit son ressentiment, plutôt sur la disproportion qui étoit entre lui & Ximenez pour le rang & pour la qualité, que sur la bonne foi avec laquelle il s'étoit mis & maintenu en possession de l'Archiprêtre d'Ucède. Sur cette supposition, qui se trouva vraie, il n'y eut pas un des amis de Ximenez qui ne lui conseillât de se retirer, & de se mettre à couvert de la persécution qui aloit éclater.

contre lui. Mais Ximenez, qui croioit que c'étoit perdre la partie que de la quitter, & qui étoit persuadé d'ailleurs que la voie de la justice lui seroit toujours ouverte pour se défendre, n'en voulut rien faire, & s'obstina à demeurer dans la maison de l'Archiprêtre, qu'il avoit occupée aussi - tôt après sa prise de possession.

Mais la voie de la justice n'étoit pas celle que l'Archevêque vouloit prendre. Il sçavoit que les Expectatives avoient lieu en Espagne : Que le Concile de Bâle qui le premier les avoit abolies n'y passoit point pour général : Que ses Décrets n'y avoient point été reçus : Que l'on n'y avoit fait aucun Règlement provisionnel pour en arrêter le cours : Qu'ainsi le Pape étoit dans une possession constante de les acorder, & de les faire mettre à exécution. Il étoit persuadé d'ailleurs que le Nonce de Sa Sainteté, dont le crédit étoit alors, comm'il est encore aujourd'hui, fort grand en Espagne, ne manqueroit pas d'intervenir dans cette affaire, & que son intervention auroit d'autant plus de lieu, que l'Expectative dont il s'agissoit étoit peut-être une des plus favorables qui eût jamais été accordée : Qu'enfin quand il auroit assez de crédit pour la faire déclarer nulle, il n'en faudroit pas davantage pour le brouiller irreconciliablement avec la Cour de Rome, dont il lui étoit de la dernière importance de se conserver l'amitié. Ces réflexions le firent résoudre à n'employer que les voies de fait contre Ximenez. Il le fit enlever d'autorité & mettre en prison dans la Tour d'Ucède.

Ce coup de foudre Pétonna sans l'abatre. Il crut d'abord que plus la violence dont l'on usoit envers lui étoit grande, moins elle seroit de durée. Mais il fut bien surpris quand ses amis lui apprirent, que l'Archevêque, après avoir

refusé long tems d'entendre à aucun accomodement, s'étoit enfin déclaré, qu'il ne consentiroit jamais à son élargissement, qu'il n'eût renoncé dans toutes les formes au droit qu'il pouvoit prétendre sur l'Archiprêtré. La proposition étoit dure, & elle le parut tellement à Ximenez, qu'il ne put jamais se résoudre à l'accorder. Sa résistance irrita l'Archevêque, & atira a Ximenez une infinité de mauvais traitemens.

Les Historiens de sa Vie raportent qu'il reçut en cette occasion une consolation qui a quelque chose d'assez surprenant. Il y avoit dans la Tour d'Ucède un Prêtre fort âgé, qui y étoit prisonnier depuis long tems. Ce bon homme qui se connoissoit parfaitement en phisonomie, & qui se méloit peut-être de quelque chose de plus, aiant remarqué dans celle de Ximenez je ne sçai quoi de grand & d'heureux, lui prédit positivement qu'il seroit un jour Archevêque de Toledé. Il ajouta pour apuier une prophétie si extraordinaire, & qui avoit alors si peu d'apparence, que quand cela arriveroit, il ne seroit ni le seul ni le premier qui seroit passé des prisons d'Ucède au trône de la première Eglise d'Espagne: Qu'il se souvenoit d'avoir vû dans les mêmes prisons où ils se trouvoient tous deux, Jean Verveuella, frère du fameux Alvare de Lune, Grand Connétable de Castille, qui y étoit gardé bien plus étroitement qu'ils ne l'étoient, & qui avoit afaire à bien plus forte partie, & qui y avoit été mis pour un sujet de toute autre importance que le diferent que Ximenez avoit avec l'Archevêque de Toledé; que cependant cela ne l'avoit pas empêché de parvenir à la même Dignité qu'il lui prédisoit.

L'état où étoit Ximenez ne lui permit pas de faire grande réflexion à une prédiction si précise & si peu équivoque; & il lui arriva quelques

jours après un nouvel accident qui lui en fit perdre tout à fait le souvenir.

L'Archevêque de Toledé qui vouloit en toutes manières que Ximenez renonçât à son Bénéfice, le fit enlever de la Tour d'Ucède, & traduit en la Conciergerie de Toledé, résolu de lui faire un procès criminel, mais qui ne pouvoit être fondé que sur des crimes supposés. Une persécution si violente & si injuste redoubla le zèle de ses amis; ils n'oublièrent rien pour porter l'Archevêque à lui rendre justice, & ils furent enfin assez heureux pour mettre dans ses intérêts la Comtesse de Bondiano, sœur de l'Archevêque: c'étoit la personne du monde qui avoit le plus de pouvoir sur son esprit.

La liberté de Ximenez qu'elle obtint quelque tems après n'en fut pas une petite preuve. Elle ne se contenta pas même de la liberté qu'elle lui avoit procurée, elle sçut si bien ménager ses intérêts, qu'elle porta l'Archevêque à consentir qu'il gardât l'Archiprêtré d'Ucède, sans qu'il fût chargé d'aucune pension en faveur de celui que l'Archevêque en avoit pourvu.

Le premier usage que fit Ximenez de sa liberté recouvrée, fut de permuter l'Archiprêtré avec une Chanoinie de l'Eglise Cathédrale de Siguença. Il y fut porté par la grande réputation de Pierre Gonzalez Mendosse, Cardinal Evêque de Siguença, qui fut depuis Archevêque de Toledé: C'étoit un Prélat d'un mérite extraordinaire, qui aimoit les gens sçavans, & qui n'épargnoit rien pour les attirer dans son Diocèse. Il reçut Ximenez avec tout l'accueil que méritoient ses grandes qualitez; Il le retint auprès de lui, & quelque tems après il le fit son grand Vicaire, & partagea avec lui le soin de son Diocèse. Ximenez qui étoit né pour l'action, s'acquitta de cette charge d'une manière qui satisfit également le

Cardinal qui la lui avoit confiée & le Clergé de ce grand Diocèse. Il étoit naturellement fier & sévère comme le sont tous les Espagnols en qui la mélancolie domine comme elle dominoit en lui : Mais sa prison & les mauvais traitemens qu'il venoit de recevoir de l'Archevêque de Tolède, avoient tellement suspendu l'action de ces deux qualitez, qu'il s'aquit en même tems l'estime & l'affection de tout le monde. Alphonse de Sylva, Comte de Cifuentes, l'un des plus grands Seigneurs de toute la Castille, lui en donna une preuve bien sensible à l'occasion que l'on va raconter.

Il y avoit long tems que les Rois de Castille faisoient la guerre aux Maures, avec beaucoup de succès. Après leur avoir enlevé leurs plus belles Provinces, ils les avoient souvent rendu tributaires. Jean I. dont l'on a parlé au commencement de cette Histoire, les avoit réduits à de grandes extrémités; & il auroit aparament emporté la ville de Grenade qu'il tenoit étroitement assiégée, si le Grand Connétable de Castille, Alvarez de Lune, ne l'avoit persuadé de préférer un présent de douze mulets chargez de figures, dans chacune desquelles il y avoit un double ducat d'or, à la prise de cette importante place. Henri IV. fils de Jean I. avoit continué la guerre avec le même succès; mais les guerres civiles excitées par Alphonse, son propre frère, l'obligèrent d'interrompre ses conquêtes. Ferdinand & Isabelle qui succédèrent à Henri, remportèrent au commencement de leur regne de grands avantages sur les Maures, & recommen- L'ans
cèrent une guerre qui ne devoit finir que par la 1482
conquête entière du Roiaume de Grenade; mais pendant qu'ils se préparoient à cette fameuse expédition, le Marquis de Cadix crut qu'il devoit profiter de la guerre civile qui s'étoit élevée

entre les Maures : Il assemble en diligence les troupes répandues dans son Gouvernement, & il écrit à tous ses amis de lui amener le plus de troupes qu'ils pourroient pour une entreprise qui ne pouvoit être ni plus sûre ni plus avantageuse : La Noblesse des environs y acourt aussi-tôt : Elle étoit conduite par le Comte de Cifuentes, & par Dom Pédre de Sylva, son frère. Avec ces troupes faites à la hâte, il courut tout le territoire de Malaga, marquant toujours sa route par de longues traces de feu & de sang ; résolu d'assiéger Malaga même, après qu'il auroit désolé la campagne.

Au bruit de cette irruption, les Maures, quoi qu'extrêmement animés les uns contre les autres, suspendirent pour quelque tems leurs animosités, pour combattre tous ensemble leurs ennemis communs. Des troupes dont ils s'étoient servis les uns contre les autres, ils en composèrent une armée également nombreuse & aguerrie, dont ils donnèrent le commandement à Abiabdala, fils du vieux Roi de Grenade. Ce jeune Prince qui ne cherchoit que les occasions de se signaler pour répondre à la bonne opinion que les Maures avoient conçue de lui, ne chercha pas long tems les ennemis sans les trouver. Les deux armées se rencontrèrent près de Lora : Les Espagnols soutinrent le premier choc avec une fermeté extraordinaire ; mais au second, la Cavalerie des Maures aiant enfoncé l'Infanterie, ce ne fut plus un combat, mais un massacre. La Cavalerie qui avoit été ouverte dès le premier choc, fit de vains efforts pour se rallier ; l'Infanterie des Maures qui n'avoit presque point combattu, l'ataqua de front piques baillées, en même tems que la Cavalerie, qui l'avoit investie, l'ataquoit par les flancs & par la queue.

L'an
1483.

Le Marquis de Cadix perdit en cette occasion

trois de ses frères, deux de ses neveux, & presque tous ses parens & ses domestiques : Il ne se sauva de l'Infanterie que ce qu'il plut aux Maures d'en laisser échaper pour porter l'éfroi dans les Villes voisines, avec les nouvelles de leur victoire. La Cavalerie eût été traitée de même si Abiabdala n'eût fait cesser le carnage pour faire des prisonniers. Le Comte de Cisuentes qui se trouva du nombre des prisonniers, offrit en vain une grosse somme pour sa rançon ; les Maures, soit qu'ils eussent dessein d'affoiblir les Rois de Castille, en retenant une partie de leur Noblesse prisonnière, ou qu'ils voulussent avoir de quoi faire des échanges dans la suite de la guerre, s'obstinèrent à retenir tous leurs prisonniers, & ne voulurent mettre personne à rançon.

Ce refus obligea le Comte de Cisuentes à nommer un administrateur général des grands biens qu'il possédoit en Castille, pour en avoir soin tant que dureroit sa prison : Quoiqu'il ne manquât pas de parens ni d'amis qui s'en fussent chargés d'autant plus volontiers, que de pareils emplois ne sont pas d'ordinaire sans profit, la haute probité de Ximenez qui lui étoit connue, & son habileté qu'il avoit éprouvée en d'autres occasions, le portèrent à lui confier aveuglément le soin de toutes ses affaires. Ses parens eurent beau lui écrire qu'il ne devoit pas tant se fier à un étranger, qu'il ne lui donnât pour adjoint quelqu'un de la famille ; le Comte persista à vouloir qu'il eût seul l'administration de tous ses biens.

Ximenez répondit à la confiance du Comte, au delà de ce qu'il avoit espéré. Pendant le peu de tems qu'il eut le gouvernement de ses affaires il aquita une partie de ses dettes ; & le Comte étant sorti de prison, outre des sommes considérables qu'il avoit épargnées, il lui remit ses biens

& ses affaires en beaucoup meilleur état qu'il ne les avoit reçus. Le Comte qui n'étoit pas moins généreux que riche, & qui avoit à la Cour un crédit proportionné à sa naissance & aux grands services qu'il avoit rendus à l'Etat, avoit dessein de témoigner sa reconnoissance à Ximenez d'une manière proportionnée à la grandeur de ses services; mais il lui en ota l'occasion en quittant le monde. Il résigna ses Bénéfices à Bernardin de Cisneros, le plus jeune de ses frères, & prit l'habit de Saint François dans les Cordeliers de Toledé.

Une résolution si extraordinaire surprit également tout le monde. Chacun en jugea à sa manière; les uns crurent qu'elle étoit l'effet de la profonde mélancolie à laquelle il étoit sujet; d'autres, que la passion qu'il avoit pour l'étude, dont le tumulte & les embarras du monde le détournent, l'avoit porté à chercher cette retraite: Quelques-uns même, jugeant de cette démarche par ce qui arriva depuis, s'imaginèrent qu'il ne l'avoit faite, que par un pressentiment secret de la grandeur à laquelle il étoit destiné; que sa bonne fortune l'avoit conduit dans le Cloître; & qu'il n'y fût jamais entré, s'il n'avoit prévu qu'il y feroit une fortune qu'il n'eût aparament jamais faite dans le monde. Il y en eut peu qui se persuadassent qu'une piété solide eût été le principal motif de ce nouvel engagement. Ce n'est pas que Ximenez n'eût vécu jusqu'alors d'une manière assez réglée pour convaincre tout le monde qu'il n'avoit point eu d'autre vûe; mais comme la Reforme n'étoit pas encore bien introduite chez les Cordeliers, ils ne vivoient pas d'une manière assez édifiante, pour faire concevoir cette bonne opinion de ceux qui s'engageoient parmi eux dans un âge aussi avancé que celui de Ximenez. Il faut avouer pourtant

que la manière exacte & religieuse dont il véquit dans le Cloître , & la haute piété dont il y fit toujours profession , ne laissent aucun lieu de douter que la dévotion n'eût la meilleure part à sa retraite.

Mais de tous ceux qui furent surpris de la résolution que Ximenez venoit d'exécuter , il n'y en eut point qui le fût davantage que le Cardinal Mendosse , qui avoit succédé depuis peu à Alfonso Carille dans l'Archevêché de Tolède. Il ne se peut rien ajouter à la surprise dans laquelle fut ce Prélat lors qu'il le vint saluer dans ce nouvel habit. Il le méconnut d'abord , quoi qu'il eût été dans sa plus étroite confiance lors qu'il n'étoit qu'Evêque de Siguença ; puis l'ayant reconnu , il parut fort en peine des raisons qui avoient pu le porter à s'engager dans un état si différent du premier qu'il avoit embrassé. Ximenez le satisfit d'une manière qui lui conserva toute l'estime que ce Prélat avoit conçue pour lui. Mendosse lui fit ensuite des reproches obliges de ce qu'il avoit privé le Clergé en général , & lui-même en particulier , d'une personne qui lui pouvoit être si utile : Il le pria d'employer ses grands talens au service de son Eglise : Il lui donna tout pouvoir dans son Diocèse ; & l'assura qu'il ne laisseroit échaper aucune occasion de lui témoigner sa reconnoissance des services qu'il lui avoit rendus lors qu'il étoit grand Vicaire de Siguença. L'Archevêque lui tint plus qu'il ne lui avoit promis ; car il fut en effet la cause ou l'occasion de la grande fortune que Ximenez fit depuis : & quoi qu'il ne pensât pas peut-être alors qu'il seroit un jour son successeur , il est certain , qu'après la Reine Isabelle , il n'y eut personne qui contribuât davantage à le faire Archevêque de Tolède. Car pour le reste de cette grandeur prodigieuse à laquelle il parvint après avoir été

20. *Histoire du Ministère*
élevé à la première Dignité Ecclésiastique de toute l'Espagne, il n'en fut redevable qu'à lui-même.

Ximenez vêquit dans le Noviciat de la manière du monde la plus exemplaire. Il ne se pouvoit rien ajouter à l'amour qu'il faisoit paroître pour le silence, pour la pauvreté, & pour la retraite; & sa modestie & son humilité étoient telles, qu'il sembloit avoir oublié ce qu'il avoit été dans le monde, & toutes les grandes qualités qui le distinguoient de tous ceux qui étoient entrez avec lui dans le Noviciat.

L'année de son Noviciat étant finie, il fit Profession dans le Monastère de Talavera. Ce fut alors qu'il changea le nom d'Alfonse qu'il avoit reçu au Batême en celui de François, pour honorer le Patriarche & l'instituteur de l'Ordre dans lequel il étoit entré. Sa Profession ne changea rien à sa première façon de vie; il n'en fut ni moins exact ni moins retiré; l'étude de l'Ecriture Sainte, & des langues Orientales, dans lesquelles ce Livre tout divin a été premièrement écrit, faisoit toute son occupation, & il y acquit cette grande habileté dont il donna depuis de si grandes marques dans l'édition des fameuses Bibles d'Alcala, dont il fit lui seul la dépense, après y avoir travaillé plus que personne, comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Une vie si édifiante soutenüe d'un mérite aussi universellement reconnu que le sien, fit juger à ses Supérieurs qu'il y aloit de l'honneur de leur Ordre de ne pas laisser tant de talens ensevelis dans l'obscurité d'une cellule. Ils le firent venir à Toledé, le nommèrent Prédicateur Apostolique, & lui ordonnèrent de faire sa principale occupation de la Prédication de l'Evangile.

Ximenez obéit avec tout le succès auquel l'on s'étoit attendu. C'étoit un des hommes le mieux fait de son tems ; il ne lui manquoit aucune des qualitez extérieures que les Maîtres de l'Art demandent pour faire un parfait Orateur : Nul ne le surpassoit dans l'étude de l'Écriture Sainte , des Pères , & de la Théologie : & nul ne l'égaloit dans la manière vive & éloquente dont il scavoit s'exprimer. Aussi dans fort peu de tems il s'aquit la réputation du plus grand Prédicateur de toute l'Espagne ; & les Eglises les plus vastes se trouvèrent trop petites pour contenir tous ceux qui acouroient en foule à ses Sermons.

Mais les talens de Ximenez pour la conversation n'étoient pas moindres , que ceux qu'il avoit pour la Chaire , & il n'en descendoit presque jamais sans achever de triompher dans les entretiens particuliers de ceux que l'éloquence & la solidité de ses discours avoient ébranlé. Son entretien étoit aisé, solide, insiniant, & toujours accompagné d'une modestie & d'une modération qui le faisoient aimer & admirer de tout le monde.

Ces qualitez qui étoient d'autant plus remarquables, qu'elles étoient plus rares, & que son siècle se sentoit encore du peu de politesse de ceux qui l'avoient précédé, attirèrent bien-tôt sous sa conduite tout ce qu'il y avoit de gens de qualité dans Toledé. Les Dames firent paroître en cette occasion beaucoup plus d'empressement que les hommes ; soit qu'elles crussent en avoir plus de besoin ; ou que la curiosité & la vanité, comme il arrive assez souvent, les portassent à rechercher la direction d'une personne d'une aussi grande réputation. Ainsi Ximenez devint en peu de tems un Directeur aussi célèbre, qu'il étoit fameux Prédicateur.

Mais pendant qu'il se contente de la gloire toute pure que sa réputation lui avoit acquise, & qu'il fait paroître dans toute sa conduite un désintéressement qui n'est pas toujours fort ordinaire aux personnes de son état, ceux dont les Confessionaux & les Eglises étoient devenues désertes par la foule qui de tous les quartiers de la Ville acouroit aux Cordeliers, en conçurent contre lui un ressentiment d'autant plus vif, qu'il ne leur donnoit aucune occasion de le faire éclater. Ils s'aperçurent en même tems que leurs revenus diminuoient tous les jours; & ils ne doutoient pas que les Cordeliers ne s'enrichissent de leurs dépouilles. Ainsi la jalousie & l'intérêt, qui sont ordinairement les passions dominantes de ces sortes de gens, s'étant jointes ensemble, ils ne gardèrent plus de mesures.

Ils publièrent dans toutes les compagnies où il leur étoit resté quelque accès, que Ximenez n'étoit pas l'auteur de ces Prédications éloquentes qu'il débitoit avec tant de pompe; qu'il prêchoit à la vérité d'une manière qui imposoit assez agréablement; mais qu'il n'avoit dans le fond aucune solidité: Que ses Sermons n'étoient qu'un pur verbiage, & que si l'on en retranchoit les grâces de la nouveauté, on leur oteroit ce qu'ils avoient de meilleur: Qu'il étoit d'ailleurs trop fier & trop ambitieux: Que la modestie & la retenue qu'il affectoit n'étoient qu'une hypocrisie toute pure, & qu'on sçavoit de bonne part qu'il avoit détourné à son profit des sommes considérables qu'il avoit exigé de ses pénitens sous prétexte d'en faire des restitutions. Ils attaquèrent ensuite sa réputation par des endroits plus délicats, & qui lui furent d'autant plus sensibles, qu'il étoit en effet plus éloigné des désordres secrets qu'on lui imputoit.

Ximenez témoigna en public d'autant plus de

mépris pour de pareilles calomnies , qu'il étoit persuadé qu'elles n'étoient crues de personne. Toute la réponse qu'il y fit fut de les mépriser ; & il ne prit point d'autre vengeance de ceux qui en étoient les auteurs , que de les vouloir ignorer si absolument , qu'il ne voulut pas même sçavoir leur nom lors qu'on voulut le lui apprendre. Mais en particulier il en jugea autrement. Il ne crut pas se devoir exposer à une persécution qui seroit aparament d'autant plus violente & d'autant plus de durée , qu'elle étoit fondée sur les interêts du monde les plus délicats & les plus agissans. Il connoissoit le génie de ses persécuteurs , & il étoit persuadé qu'ils ne lâcheroient jamais prise jusqu'à ce qu'ils fussent venus à bout de leurs desseins : Qu'ils emploiroient toutes sortes de machines , pour les faire réussir : Qu'après avoir essuié bien des chagrins , & s'être fait la victime des interêts de ses frères , il s'en verroit peut-être un jour abandonné : Et qu'après tout , ce qui lui pourroit arriver de plus avantageux de tous ces différens , seroit d'en remporter une réputation aussi entière que celle dont il étoit alors dans une possession incontestable.

Il conclut de toutes ces réflexions , que le meilleur parti qu'il avoit à prendre dans une pareille conjoncture , étoit de se retirer. Il en parla à ses supérieurs ; mais comme ils n'avoient pas moins d'intérêt de le retenir à Tolède , que ses ennemis de l'en faire sortir , ils se trouvèrent d'un sentiment tout à fait opposé au sien , & ils lui témoignèrent , qu'ils n'étoient nullement disposés à consentir à sa retraite.

Ils lui représentèrent sur cela , que leur gloire & la sienne étoient également intéressées dans la résolution qu'il avoit prise : Que si on lui accordoit sa demande , l'on auroit lieu de leur reprocher qu'ils n'avoient pas eu assez de courage pour

soutenir un homme dont le mérite faisoit tout le crime : Que tous ceux qui avoient de l'attachement pour lui , & qui étoient en fort grand nombre , & des plus qualifiez de la ville , devien- droient infailliblement leurs ennemis ; fondez sur cette seule raison , qu'il n'avoit tenu qu'à eux de le retenir dans Toledé , puis qu'ils n'avoient pour cela qu'à lui refuser la permission d'en sortir : Qu'il arriveroit de là qu'ils feroient une double perte , puis qu'en le perdant lui-même , ils per- droient en même tems ce grand nombre de puis- sans amis que sa seule considération leur avoit aquis. Ils ajoutèrent que la persécution dont il se plaignoit ne pouvoit pas être de durée : Que les calomnies qu'on faisoit contre lui se détruisoient d'elles-mêmes : Que tout le monde lui rendoit déjà justice : Qu'en témoignant un peu de fer- meté , il reduiroit infailliblement ses ennemis à rechercher son amitié , ou tout au moins à se taire : Qu'après tout , il n'étoit réponsable de sa conduite qu'à eux-mêmes , & qu'il lui devoit suffire qu'ils en fussent contens , pour vivre dans Toledé avec autant de tranquillité qu'il avoit fait jusqu'alors.

Ximenez ne repliqua rien à ces raisons ; mais comm'il étoit extrêmement ferme dans ce qu'il avoit une fois résolu , il continua à presser ses Supérieurs avec tant d'instance , qu'ils furent contraints de lui acorder la permission d'aler demeurer pour quelque tems dans le Monastère de Castagnet, qu'il avoit choisi pour sa retraite, & qui étoit en effet éloigné de tout commerce. Il n'est pas aisé de marquer précisément quel fut le véritable motif d'une si grande retraite. Les sentimens furent fort différens sur ce sujet. Les uns disent que ce fut en effet pour ne pas commettre sa réputation , dont il étoit jaloux au dernier point , contre des gens qui avoient des
moiens

moïens d'autant plus sûrs de la noircir, que leur état, & la vertu aparente dont ils faisoient profession, les mettoit plus à couvert du soupçon de l'avoir calomnié. D'autres crurent que l'amour de la retraite, & la passion qu'il avoit pour l'étude, furent l'unique motif de sa sortie de Tolède; d'autant plus que le Couvent même qu'il choisit, étoit un lieu fort retiré, situé au milieu d'un bois de Châteigniers, ce qui lui avoit fait donner le nom de Castagnet. D'autres prétendirent au contraire qu'il avoit cru que s'il s'attachoit davantage à la direction, le profit qui en revenoit au Couvent de Tolède, porteroit infailliblement ses Supérieurs à l'y laisser toute sa vie; qu'ainsi il seroit réduit à travailler toujours pour les autres, sans pouvoir rien faire pour lui-même, & que cet emploi deviendroit à la fin un obstacle invincible à son avancement, & une exclusion perpétuelle des charges de son Ordre, qui étoient alors le plus grand objet de son ambition. Il y a même de l'apparence qu'il crut que sa retraite augmenteroit sa réputation, & qu'il se fonda sur cette maxime; que l'on ne connoit jamais mieux le prix d'un bien, que lorsqu'on en est privé avant que l'en avoir pu connoître les défauts, dont Dieu seul est exempt, & dont tous les autres biens sont infailliblement mêlez. Si cette pensée lui vint, elle ne se trouva pas fausse. Car la Reine Isabelle de Castille étant venue à Tolède quelque tems après que Ximenez s'en fut retiré, toutes les Dames de qualité de la ville la prièrent d'employer son autorité pour obliger ses Supérieurs à lui ordonner d'y revenir. Elles lui dirent sur cela tant de biens de lui, & exagérèrent si fort ses grandes qualités, que cette Princesse, qui étoit également vertueuse & habile, conçut dès lors le dessein de le prendre pour son Confesseur. Ce fut ce qui

l'empêcha de procurer son retour, ne voulant pas donner à d'autres ce qu'elle reservoit pour elle-même : toute la précaution qu'elle prit fut d'en parler au Cardinal Mendosse, Archevêque de Toledé, dont elle faisoit un état tout particulier. Ce Prélat qui se connoissoit d'autant mieux en grands hommes, qu'il avoit lui-même un grand fonds de mérite, renchérit si fort sur tout ce qu'on avoit dit à la Reine des grandes qualitez de Ximenez, qu'elle acheva de se résoudre à en faire le dépositaire de ce qu'elle avoit de plus secret.

Il n'est pas certain si la Reine fit part de son dessein aux Supérieurs de Ximenez ; mais depuis ce tems-là, tout sembla conspirer à son agrandissement, & l'on eût dit que son Ordre agissoit de concert pour le rendre digne de l'emploi auquel la Reine le destinoit. A peine avoit-il passé quelques mois à Castagnet, qu'on l'en tira pour le faire Gardien de la Salcède ; & quelque tems après Provincial.

Ximenez aquit dans l'exercice de ces deux charges une réputation extraordinaire de prudence, de sagesse & de conduite. Les vertus Religieuses dont il avoit fait jusqu'alors une exacte profession, étant dans un plus grand jour, n'en parurent qu'avec plus d'éclat. Il aloit à pié dans tous ses voïages, accompagné d'un seul Frère Lai, sans autre précaution pour sa subsistance que celle de l'aumône qu'il demandoit lui-même ; quoi que selon l'usage, plutôt que selon l'esprit de sa Règle, il s'en pût dispenser. Il étoit toujours fort grossièrement vêtu : ce qui pourtant ne rabatoit rien de sa bonne mine, & de l'air grand & majestueux qu'il avoit naturellement. Quelques affaires qu'il eût, il ne se dispensoit jamais des exercices reguliers. Quand il étoit dans quelque Couvent de son Ordre, il ne man-

geoit jamais hors du Refectoir ; & quelque fatigué qu'il fût, il ne souffroit point qu'on lui servît rien de particulier, ni en plus grande quantité qu'aux autres. Et si contre ses défenses très-expresses, on lui servoit quelque chose d'extraordinaire, comme il arrivoit quelquefois qu'on ne se croioit pas obligé de lui obéir si exactement en ce point, il l'envoioit sur le champ aux malades du Monastère ; ou s'il n'y en avoit point, à ceux du lieu où le Monastère étoit situé ; & il demeura si ferme dans cette pratique, qu'il abolit enfin par son exemple, les festins que les Cordeliers avoient coûtume de faire à leurs Provinciaux.

Ximenez en visitant ainsi toutes les Maisons de son Ordre, arriva enfin à Gibraltar, aux extrémités de l'Espagne. Comme ce lieu est fort proche de l'Afrique, & que de là on découvre aisément cette partie du monde, la vue d'un si beau pays, qui n'étoit pour lors habité que par des Mahometans, le toucha vivement ; s'il n'eût consulté que son zèle il y seroit passé dès lors pour faire part à ces infidèles des richesses de l'Evangile. Mais comme il ne sçavoit pas si Dieu l'appelloit à ce grand ouvrage, & qu'il étoit persuadé qu'il travailleroit en vain s'il ne l'y avoit appelé ; il résolut de communiquer son dessein à une Religieuse de son Ordre, qui étoit à Gibraltar dans une haute réputation de sainteté. Cette sainte fille bien loin d'approuver son dessein, n'épargna rien pour l'en détourner. Elle lui dit même positivement qu'il ne pouvoit l'exécuter sans aler directement contre la volonté de Dieu, qui lui destinoit en Espagne un grand emploi où il seroit l'Eglise beaucoup plus utilement qu'il ne pourroit faire en Afrique. Elle lui dit que la ruine de Grenade étoit proche, & qu'il n'y manquoit pas d'infidèles, à la conversion desquels il pourroit exercer son zèle. La prophétie

se trouva véritable. A peine fut-il arrivé en Castille, que la Reine qui n'atendoit que son retour l'envoia querir, & lui déclara qu'elle l'avoit choisi pour son Confesseur.

Ximenez étoit pour lors âgé d'environ cinquante ans; mais il étoit d'une complexion si forte, qu'il sembloit être encore à la fleur de son âge; sa taille étoit haute, droite & aisée; son corps bien proportionné, sa voix forte, sa démarche ferme & grave, son visage long & un peu maigre, son front large & uni, ses yeux petits & enfoncez, mais fort vifs, son nez long & aquilin, ses lèvres grosses, les dents de devant un peu trop avancées, ce qui lui fit donner par ses ennemis le nom d'Elephant, & il jouissoit d'une santé également à l'épreuve des travaux de l'esprit & des fatigues du corps.

Pour l'esprit, il l'avoit naturellement grand, élevé, & d'une étendue extraordinaire. Il étoit magnifique, & tellement ennemi de l'injustice, qu'aucune considération ne fut jamais capable de la lui faire dissimuler; ni de l'empêcher de la reprimer quand il avoit les moïens de le faire. Sa prudence & sa pénétration étoient si grandes, qu'il n'y avoit point d'inconvénient qu'il ne prévît, ni d'expédient qu'il ne trouvât pour faire réussir les avis qu'il avoit ouverts ou apuiez. C'est ce qui lui acquit depuis cette grande réputation dans le Conseil d'Espagne, qui étoit alors le plus raffiné de toutes les Cours de l'Europe. Sa fermeté étoit à l'épreuve de tout ce qui a acoutumé d'étonner les plus résolus; & c'est par là qu'il réussissoit souvent dans les affaires qui avoient le moins d'apparence de succès. Il étoit lent dans les délibérations; mais l'exécution en étoit si prompte, qu'il recompensoit avec avantage le tems qu'il avoit employé à délibérer. Il étoit liberal; mais sans faste: sçavant sans affecta-

tion : & si exact à tenir les paroles qu'il avoit données, qu'il n'en perdoit le souvenir qu'après y avoir satisfait. Il aimoit sincèrement les gens sçavans, mais encore plus les gens de bien : ils trouvoient toujours en lui un azile & une protection qu'il ne se lassa jamais de leur acorder. Enfin il faisoit profession d'une probité à toute épreuve, d'une piété exacte, & d'un zèle pour la Religion qui ne pouvoit être ni plus agissant ni plus sincère.

Il étoit en échange fier, ambitieux, vindicatif, trop attaché à son sens, & d'une mélancolie si profonde qu'il en étoit souvent à charge à lui-même & aux autres. Mais soit qu'il eût eu soin de cacher la plûpart de ces défauts, ou que le Cloître lui eût oté les occasions de les découvrir, l'on ne s'en étoit pas aperçu lors que la Reine de Castille l'apella auprès d'elle pour se mettre sous sa conduite.

La Cour regarda ce nouveau Directeur comme elle avoit fait les autres qui étoient pour la plûpart tirez des Ordres Religieux, & particulièrement de celui des Cordeliers, comm'ils le sont encore aujourd'hui ; c'est à dire, avec une indifférence qui suposoit qu'il ne se mêleroit que de ce qui auroit précisément raport à la conscience de la Reine. Mais cette Princesse connoissoit trop son mérite pour donner à sa confiance des bornes si étroites. Il devint dans peu de tems le plus acredité des Ministres d'Etat : & quoi qu'il n'eût pas d'abord entrée au Conseil ; il est certain qu'il ne s'y concluoit rien d'important qui ne lui eût été premièrement communiqué, & qui n'eût été concerté entre la Reine & lui.

Le Cardinal Mendosse qui avoit contribué plus que personne au choix que la Reine en avoit fait, conserva toujours avec lui une liaison très-étroite. Ce Prélat qui en qualité d'Arche-

vêque de Tolède étoit chef du Conseil d'Etat de Castille, avoit extrêmement à cœur la guerre des Maures de Grenade. Il étoit persuadé qu'il ne s'étoit jamais présenté d'occasion plus favorable de leur faire repasser la mer : Que c'étoit une faute irreparable en matière de politique, de ne pas profiter de leur division : & que pour peu que la guerre fût continuée avec chaleur, le succès, qui en étoit infaillible, ne pouvoit être moindre que la conquête entière de cette belle partie de l'Espagne qu'ils possédoient encore sous le titre de Roiaume de Grenade. Il en avoit souvent fait la proposition au Conseil ; mais elle avoit toujours été rejetée pour deux raisons qui paroissent invincibles : l'une, que les Portuguais, qui défendoient les droits que la Princesse Jeanne s'attribuoit sur la Couronne de Castille au préjudice de ceux de la Reine Isabelle, ne manqueroient pas de profiter de cette occasion, pour renouveler une guerre qu'il seroit d'autant plus difficile de soutenir, que toutes les forces de la Castille jointes ensemble seroient à peine suffisantes pour entreprendre la conquête de Grenade : l'autre raison, qui paroistoit encore plus forte, étoit que si l'on reduisoit les Maures d'Espagne aux dernières extrémités, il étoit à craindre que ceux d'Afrique n'acourussent à leur secours, & ne passassent la mer en si grand nombre, qu'ils seroient en état, après avoir secouru leurs Aliez, de faire de nouvelles conquêtes sur la Couronne de Castille, comme il étoit souvent arrivé en de semblables occasions. Ces deux raisons avoient toujours paru si fortes au Conseil de Castille, qu'on n'avoit jamais pu le faire résoudre d'entreprendre la conquête de Grenade, quelque aparence qu'il y eût d'ailleurs d'un heureux succès.

Mais le Cardinal persuadé que la proposition

étoit avantageuse à l'Etat , & qui en croioit le succès infallible , crut que s'il pouvoit mettre Ximenez dans ses sentimens , il lui seroit aisé d'en persuader la Reine ; & que si cette Princesse pouvoit être gagnée , le Conseil ne s'y opposeroit plus , puis qu'elle y avoit une autorité absolue , & qu'on y étoit si persuadé de sa sagesse , qu'il n'étoit jamais arrivé que ses sentimens n'eussent pas été suivis.

Sur cette supposition , le Cardinal parla à Ximenez de la guerre de Grenade. Il lui fit un long discours pour lui prouver que la Reine qui avoit sur pié des troupes fort belles & fort nombreuses , n'en pouvoit entreprendre de plus glorieuse ni de plus utile . Ximenez qui aimant les grands desseins étoit entré de lui-même dans les sentimens du Cardinal , non seulement demeura d'accord de la gloire de cette entreprise ; mais il ajouta tant de choses pour en faciliter le succès , que ce Prélat ne pouvoit assez s'étonner qu'un homme élevé d'une manière si différente de la sienne en sçût plus que lui en matière de politique. Le résultat de leur conférence fut que Ximenez n'épargneroit rien pour porter la Reine à entreprendre la guerre de Grenade ; & le Cardinal s'engagea de son côté à appuyer cette proposition de tout son crédit , quand elle seroit faite au Conseil.

Ximenez tint au Cardinal la parole qu'il lui avoit donnée , & il le fit d'autant plus volontiers , qu'il crut avoir pénétré que l'interêt particulier du Cardinal en cette occasion étoit joint à celui de l'Etat. Cét interêt particulier consistoit en ce que la juridiction de l'Eglise de Toledé , dont Mendosse étoit Archevêque , augmenteroit à proportion des conquêtes que la Couronne de Castille pourroit faire sur les Maures , & que quand même l'on seroit obligé d'y établir de

nouveaux Evêques, ils dépendoient toujours de lui en qualité de Métropolitain. Que ce fût ou non une des vûes du Cardinal dans l'entreprise de Grenade qu'il apuioit avec tant de chaleur; Ximenez le crut ainsi. Il eut à cette occasion de longues conférences avec la Reine. Il fit voir à cette Princesse que les forces des Portugais avoient été tellement ruinées par la victoire qu'elle avoit remportée sur eux à Toro, que bien loin de pouvoir faire de nouvelles entreprises sur la Castille, leurs troupes pouvoient suffire à peine à conserver les places qu'ils avoient sur les côtes d'Afrique: Que la Princesse Jeanne de Castille, qui avoit été la cause ou le prétexte de la première guerre qu'on avoit soutenue avec tant de gloire & de bonheur contre les Portugais, s'étoit retirée dans un Couvent à Conimbre; qu'elle y vivoit d'une manière qui ne laissoit aucun lieu de douter qu'elle n'eût renoncé à ses injustes prétentions sur la Couronne de Castille; & qu'il n'y avoit point d'apparence que les Portugais qui lui avoient donné retraite, prissent plus de part à ses intérêts qu'elle ne sembloit y en prendre elle-même: Que les divisions qui regnoient depuis si long tems parmi les Maures d'Afrique leur donnoient assez d'affaires chez eux, pour les mettre hors d'état de se mêler de celles de leurs voisins: Que la conjoncture de la guerre civile entre le vieux Roi de Grenade & son fils étoit si favorable, que si on la négligeoit il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'il s'en présentât jamais de pareille: Qu'il falloit en toutes manières profiter de leurs animositez: Que si on leur donnoit le tems de se réunir, ou que la mort du vieux Roi, qui selon le cours ordinaire de la nature ne pouvoit pas être fort éloignée, faisoit cesser leurs divisions, toutes les forces de la Castille & de l'Aragon ne seroient plus capables

de les domter : Qu' enfin la conquête de Grenade étoit quelque chose de si grand , que quand même ce dessein ne réussiroit pas dans toute l'étendue qu'on avoit lieu de se promettre , le projet seul suffisoit pour couvrir de gloire ceux qui en auroient été les auteurs.

Les raisons de Ximenez firent sur l'esprit de la Reine tout l'effet auquel il s'étoit attendu. La guerre de Grenade fut résolue , & l'effet n'en fut suspendu que jusqu'au retour de Ferdinand , qui étoit pour lors en Aragon. Ce Prince en approuva le projet ; & comme il étoit persuadé qu'il n'étoit pas moins avantageux à ses Etats qu'à la Couronne de Castille ; il promit de joindre toutes ses forces à celles de la Reine. Ainsi fut résolue la conquête de Grenade , qui aquit aux Rois d'Espagne la qualité de Rois Catholiques , dont ils font encore aujourd'hui le plus glorieux de tous leurs titres. Comme elle a une liaison particulière avec la vie & les actions de Ximenez , & qu'elle est d'ailleurs un des plus grands évènements de son siècle , l'on a cru qu'il étoit du dessein de cette Histoire d'en rapporter le détail qui se passa de la manière que l'on va raconter.

Depuis que les conquêtes des Maures avoient été réduites au seul Roiaume de Grenade , il n'y avoit point eu de Roi si puissant que Abul Hascem , dix-neuvième Roi de la Maison des Almahares. A son arrivée à la Couronne il trouva son Etat dans une profonde paix , à l'occasion d'une trêve qui avoit été conclue entre les Princes Chrétiens & son prédécesseur. Mais l'espérance d'étendre les bornes de son Etat , & la conjoncture de la guerre qui survint entre Ferdinand & Isabelle , Roi de Castille & d'Aragon , & Alfonse , Roi de Portugal , qui soutenoit les droits prétendus de la Princesse Jeanne sur la Couronne de Castille , le portèrent à la rompre.

Il entra donc dans l'Andalousie & dans le Royaume de Murcie avec deux puissantes armées, & y fit de si grands ravages, que Ferdinand & Isabelle qui n'étoient pas en état de lui résister, furent obligez de conclure avec lui une trêve fort desavantageuse.

Elle fut observée de bonne foi de la part des deux Princes Chrétiens; mais le Roi Maure ayant appris que l'importante place de Zahara étoit mal gardée à cause de la trêve, il la prit de nuit par escalade, tua le Gouverneur, & amena prisonniers tous ceux qui s'y trouvèrent.

La prise de cette forteresse jointe à la perfidie du Roi de Grenade, touchèrent si sensiblement Ferdinand & Isabelle, que quoi qu'après la victoire de Toro ils fussent en état de continuer la guerre contre les Portuguais avec de grands avantages, ils firent la paix, & acoururent dans l'Andalousie avec leurs troupes victorieuses. La ville d'Alhama, que les Maures nommoient le rempart de Grenade, fut d'abord emportée d'assaut, & Ferdinand poursuivant sa pointe entra par là dans la plaine de Grenade. Il y fit par deux fois un éfroyable dégât, laissant par tout de sanglantes marques de sa vengeance: Puis laissant sa frontière bien garnie, il s'en retourna victorieux à Cordouë. Alhama fut aussi-tôt assiégée par les Maures, qui ne pouvoient souffrir que la clef de leur Capitale demeurât plus long tems au pouvoir de Ferdinand; mais ce Prince revenant sur ses pas la secourut si à propos, que les Maures furent obligez d'abandonner cette entreprise.

Il arriva sur ces entrefaites que la division se mit entre les Maures lors qu'ils avoient le plus de besoin d'être unis. Le Roi de Grenade, qui avoit déjà des enfans d'un premier lit, devint tellement amoureux d'une fort belle Chrétienne

Renegate, qu'il l'épousa & répudia même pour la satisfaire, la première femme, qui étoit sa cousine germaine. Zoraïde, c'étoit le nom de la Renegate, qui n'étoit pas moins ambitieuse que belle, & qui étoit aussi cruelle qu'ambitieuse, se voiant des enfans, entreprit de les faire regner au préjudice de ceux du premier lit. Mais comme l'ordre de la succession reçu parmi les Maures ne permettoit pas cette préférence, elle fit naître tant de soupçons dans l'esprit du Roi, qui étant devenu aveugle étoit aussi en même tems devenu extrêmement défiant, & l'aigrit si fort contre ces jeunes Princes, qu'il résolut de les faire mourir. Il en fit faire aussi-tôt l'exécution dans la grande Salle de l'Alhambra; mais leur mère qui avoit été répudiée sauva l'aîné & le plus jeune, en les faisant tous deux descendre la nuit du haut de la Tour de Comare par une corde faite des voiles & des coiffures de ses femmes. Ils furent reçus à Cadix par les Aben-Cerrages; qui étant mécontents du Roi, ne cherchoient que l'occasion de venger la perte toute récente de quelques Princes de leur Maison que le Roi avoit fait mourir sous prétexte que l'un d'eux avoit reçu sa sœur qui s'étoit retirée de la Cour sans son congé; mais en effet parce qu'ils favorisoient les enfans du premier lit, & qu'il les appréhendoit.

La cruauté que le Roi venoit d'exercer sur ses propres enfans étant divulguée, fut également détestée des Grands & du peuple, & elle le rendit si odieux, qu'on fit venir l'aîné des deux Princes secrètement de Cadix, & un jour que le Roi étoit allé changer d'air dans ses * jardins hors de la ville, il se fit un soulèvement général, & le jeune Prince qui s'appelloit Abiabdala fut proclamé Roi, pendant que les Aben-Cerrages s'emparoiént de l'Alhambra, & qu'ils dispo-

* On les nommoit les Aben-Ceres.

soient toutes choses pour soutenir cette entreprise, qui devoit aparament avoir de grandes suites. Elles furent telles qu'ils les avoient prévûes. Le Roi ne voyant aucune aparence de rentrer dans Grenade à moins qu'il ne fût le plus fort, se retira par la Valée de Lecrin dans la Forteresse de Monduchar, d'où par le moien d'un de ses frères qui étoit fort brave, il fit une cruelle guerre au Prince son fils. Cette guerre emporta une infinité de monde de part & d'autre sans que ces Princes pussent jamais s'acorder, quoi qu'ils prévissent leur ruine, qui fût infailliblement arrivée deslors pareux-mêmes, si la malheureuse entreprise du Marquis de Cadix que l'on a racontée, ne les avoit obligez de se réunir pour quelque tems. Mais leurs divisions aiant recommencé après ce succès avec plus de furie qu'au paravant, elles donnèrent lieu aux Rois de Castille & d'Aragon de s'en prévaloir, d'entreprendre la conquête du Roiaume de Grenade, qui étoit un obstacle perpetuel à leurs desseins, & de banir de toute l'Espagne la secte de Mahomet, qui y avoit regné pendant près de huit siècles, à la honte du Christianisme.

Cette fameuse entreprise aiant donc été agréée dans le Conseil de Castille; le jeune Roi de Grenade qui en fut aussi-tôt averti, s'imagina qu'il pourroit tout à la fois soutenir la guerre contre son père & contre les Chrétiens; il eut même qu'il lui seroit glorieux de les ataqer le premier, & qu'avant qu'ils eussent fait leurs préparatifs & se fussent mis en campagne, il pourroit faire d'assez grands progrès pour les occuper long tems à reprendre les places qu'il auroit conquises. C'est pourquoy ramassant tout ce qu'il put de troupes, il fut mettre le siège devant Lucenne, place du Gouvernement de los Donzèles. Les Historiens Maures racontent que comme il

sortoit de Grenade par la porte d'Elyre , il lui arriva deux choses qui furent regardées comme des présages assurez du mauvais succès de son entreprise ; l'une fut que la lance de l'Etendart Roial se rompit contre la voute ; & l'autre qu'étant arrivé au torrent de Veyre , un Rénard passa à travers de ses troupes , & tout proche de lui , sans qu'il fût possible de le tuer , quoi qu'on lui tirât une infinité de coups. Les Dévins qui acompagnoient ce Prince n'oublièrent rien pour lui persuader d'abandonner l'entreprise de Lucenne , ou du moins de la remettre à un autre tems. Mais soit que ce Prince méprisât éfectivement de pareils présages , ou qu'il ne crût pas que ses desseins dussent être suivis d'un succès aussi malheureux qu'ils le furent en éfet , rien ne fut capable de l'arrêter. Il entra dans le territoire de Lucenne , & y ayant fait un furieux dégat dans les vignes , les blés , & les jardins , il fut mettre le siège devant la place.

Au bruit de cette entreprise le Comte de Cabra qui commandoit un corps de troupes choisies dans l'Andalousie , manda au Gouverneur de los Donzéles de le venir joindre avec le petit corps d'armée qu'il avoit composé des garnisons de la frontière. La jonction s'étant faite , quoi que leurs troupes fussent de la moitié moins nombreuses que celles du jeune Roi de Grenade , ils ne laissèrent pas de marcher en diligence pour aler secourir Lucenne. Le jeune Roi ne jugea pas à propos de les attendre : il leva le siège avec précipitation , & prit la route de Locha avec quantité de prisonniers & de butin.

Le Gouverneur de los Donzéles étoit d'avis qu'on le laissât retirer sans le poursuivre , & qu'on se contentât d'un succès aussi avantageux que l'étoit celui d'avoir contraint une armée

Royale une fois plus nombreuse que la leur, d'abandonner le premier siège qu'elle avoit osé entreprendre. Mais le Marquis de Cabra qui connoissoit parfaitement le pais, soutint au contraire qu'il le falloit poursuivre, que pour peu qu'on se hatât on le joindroit au passage d'une petite rivière assez profonde qui n'étoit qu'à une lieuë & demie de Lucenne, & que si on l'ataquoit dans cette conjoncture embarrassante, sa défaite étoit infaillible.

La conjecture du Comte de Cabra se trouva véritable: Il suivit de si près l'armée du Roi de Grenade, qu'il l'atteignit lors qu'une partie étoit déjà passée de l'autre coté de la rivière; ainsi les deux armées étant à peu près égales, le Comte ne fit aucune difficulté d'engager le combat; & il le fit avec d'autant plus d'avantage, qu'il avoit marché en bataille, & qu'il trouva les Maures en désordre, comme il arrive d'ordinaire aux passages des rivières, lors qu'on ne s'attend pas de combattre. Les Maures au désespoir de perdre leur butin & leurs prisonniers soutinrent le premier choc avec une valeur extraordinaire, & combattirent d'abord en désespérez; mais comme les Espagnols les ataquoient avec plus d'ordre & de discipline, & qu'ils ne leur cédoient point en valeur, le second choc fut si rude, que l'avant-garde qu'ils avoient formée à la hâte étant tombée sur le corps de bataille où étoient les prisonniers, le désordre s'y mit; ainsi n'étant plus si exactement gardez, ils se jetèrent sur les premières armes qu'ils rencontrèrent, & se mirent à charger les Maures avec toute la vigueur que peut inspirer le désir de recouvrer tout à la fois les biens & la liberté. Cét accident qui n'avoit pas été prévu acheva de mettre la confusion parmi les Maures, & ne contribua pas peu à leur défaite: Car le Comte, qui sans en sçavoir la

cause s'étoit aperçu de leur désordre, étendit le front de sa petite armée, les ataquâ en même tems par la tête & par les flancs, avec tant d'impétuosité, qu'il les poussa jusqu'au bord de la rivière, où il s'en néia un fort grand nombre. Alors les Maures ne pouvant plus reculer, ils furent enfoncés de tous cotés. Jamais victoire ne fut plus entière: presque tous les Maures restèrent sur la place, parce que les vainqueurs ne se voulurent point charger de prisonniers; tous les drapeaux & les étendarts furent pris: le butin & les prisonniers furent recouverts; & le Roi lui-même fut fait prisonnier; ce qui ne contribua pas peu à la perte entière de son Royaume. Pendant que ces choses se passoient du côté de Lucenne, Ferdinand étant entré avec une grosse armée dans la plaine de Grenade, y fit un éfroyable dégât aussi-bien qu'aux environs d'Ilora & de Montefrio: & après avoir menacé plusieurs places pour obliger les Maures de partager leurs forces, il tomba brusquement sur la forte place de Tachara qu'il emporta d'assaut; & l'ayant fait raser jusqu'aux fondemens, il retourna victorieux à Cordoue, où le Roi de Grenade avoit été conduit immédiatement après sa prise.

A peine y étoit-il arrivé qu'il y vint des Ambassadeurs de la part de la mère du Roi prisonnier pour traiter de sa délivrance. Ils étoient chargés d'offrir à Ferdinand & à Isabelle l'hommage perpétuel de la Couronne de Grenade, douze mille ducats de tribut, & telle somme d'argent comptant qu'on voudroit leur prescrire. Quelque avantageuses que fussent ces offres, elles ne le parurent pas assez au Conseil de Castille, & peu s'en falut qu'elles ne fussent rejetées. Il se fonda sur trois raisons qui paroissent décisives dans la conjoncture dont il s'agissoit; l'une, qu'on ne pouvoit pas accepter les

propositions du Roi de Grenade, & lui rendre la liberté, sans abandonner la conquête de Grenade, dont l'on avoit fait tant de bruit, puis qu'on ne le pouvoit sans faire en même tems la paix avec lui : l'autre, qu'il n'y avoit point de conditions quelles qu'elles fussent qui pussent égaler l'avantage présent qu'on pouvoit tirer des divisions de Grenade, pour achever une conquête qui importoit si fort au repos de toute l'Espagne; qu'il s'ensuivoit de là, par une conséquence également évidente & nécessaire, qu'à quelque prix que ce fût, il ne falloit point faire la paix, ni par conséquent rendre la liberté au Roi prisonnier; puisque l'une étoit une suite inséparable de l'autre: que l'unique ressource des Maures, supposé l'état présent de leurs affaires, étoit de faire la paix, quoi qu'il leur en pût coûter; mais que par des raisons toutes opposées, le véritable intérêt de la Couronne de Castille consistoit à la rejeter: Qu'enfin si l'on avoit à traiter avec le jeune Roi de Grenade, il valoit bien mieux exiger de lui des villes que de l'argent; qu'il étoit en état de ne rien refuser, & que ce seroit autant d'avancé quand l'on voudroit recommencer la guerre & reprendre le dessein de la conquête de Grenade.

Ces raisons parurent si convaincantes à tous ceux du Conseil que l'on auroit infailliblement rejeté les offres du Roi de Grenade, si la Reine, qui n'avoit point encore dit son sentiment, n'eût témoigné qu'elle croioit l'affaire assez importante pour en délibérer plus d'une fois. A la sortie du Conseil elle envoya querir Ximenez, & lui ordonna de lui dire librement ce qu'il pensoit des propositions qui avoient été faites de la part du Roi de Grenade.

Ximenez qui n'ignoroit pas ce qui s'étoit passé au Conseil, lui répondit avec la liberté qui lui

étoit ordinaire, que puisque sa Majesté lui ordonnoit de lui dire ce qu'il pensoit de cette importante affaire, il lui avoueroit franchement qu'il lui sembloit que le Conseil avoit pris l'échange dans cette occasion; qu'il n'y avoit aucun lieu de douter qu'il ne falût accepter les offres du Roi de Grenade, & lui rendre au plutôt la liberté; que c'étoit le seul moyen d'entretenir les guerres civiles de Grenade, qui seules en pouvoient rendre la conquête infailible; que le tems qu'on tardoit à rendre la liberté à ce Prince, étoit autant de tems gagné pour le Roi son père, qui ne manqueroit pas d'en profiter pour regagner les partisans de son fils, ou pour les acabler par un dernier effort; ce qui lui seroit d'autant plus aisé qu'étant sans chef il les prendroit dans la conjoncture la plus désavantageuse à ce parti; que la liberté du Prince lui donneroit au contraire une nouvelle chaleur; que bien loin d'exiger de lui des conditions plus onéreuses, il faudroit le laisser aller quand les offres qu'il faisoit ne seroient pas aussi avantageuses qu'elles l'étoient en effet, & que bien loin de l'affoiblir en exigeant de lui des villes à la reddition desquelles son parti ne manqueroit jamais de s'opposer, il falloit lui offrir des troupes, pour le mettre en état de se soutenir plus long tems contre son père: Que d'en user de la sorte n'étoit pas abandonner la conquête de Grenade, mais se l'assurer; puis qu'on ne manqueroit jamais de prétextes pour recommencer la guerre quand les partialitez des Maures les auroient mis hors d'état de pouvoir résister.

Les raisons de Ximenez firent sur l'esprit de la Reine tout l'effet qu'il pouvoit souhaiter. Elle les communiqua à Ferdinand, & ce Prince les aprouva d'autant plus volontiers, que depuis qu'il avoit été obligé de consentir à la réunion du Roiaume de Grenade à la Couronne de

Castille, en cas qu'on en pût achever la conquête, il ne portoit plus ce dessein avec tant de chaleur.

Ainsi le Conseil aiant été assemblé, les offres du Roi de Grenade furent acceptées, la liberté lui fut rendue, à condition d'un tribut si modique qu'il ne pouvoit l'incommoder, & on lui offrit même du secours contre son père pour conquérir les villes qui s'étoient déclarées en sa faveur.

Quoi qu'il fût aisé de s'apercevoir, qu'une pareille offre ne pouvoit venir que du dessein que l'on avoit d'entretenir la division dans son état, pour le conquérir ensuite d'autant plus aisément qu'il auroit lui-même contribué plus que personne à sa désolation; la passion que ce jeune Prince avoit de regner seul la lui fit accepter. Il se rendit ensuite à Grenade accompagné des plus considérables de son parti qui l'étoient venus joindre sur la frontière; mais il fut bien surpris d'y trouver les esprits autant choquez contre lui qu'ils avoient pris auparavant son parti avec chaleur: l'infamie du traité qu'il venoit de conclure avec les Rois de Castille & d'Aragon en étoit la cause, & l'on n'y pouvoit souffrir qu'il eût rendu à perpétuité sa Couronne tributaire de celle de Castille: le mécontentement même alla si loin que plusieurs quittèrent son parti pour prendre celui de son oncle qui étoit Généralissime des Armées de son père: Il s'appelloit Abi-Abdala comme lui, & ses grandes actions lui avoient aquis le surnom de brave, au lieu que le jeune Roi porta toujours depuis ce tems-là celui de Malencontreux.

Les états répondirent aussi-tôt au mécontentement des Grenadins: quinze Gouverneurs des places frontières du Roiaume, après avoir protesté que leur Roi n'avoit pu conclure sans

eux une paix si defavantageuse, ramassèrent tout ce qu'ils purent de troupes, & entrèrent dans l'Andaloufie pour y faire un dégât aussi grand que celui que Ferdinand avoit fait il n'y avoit pas long tems dans la plaine de Grenade. Mais si l'entreprise fut pareille le succès fut bien différent. D. Louis Hernández Porto-Carrero, Seigneur de Palme, averti de leur projet, marcha au devant d'eux, & les chargea si vertement lors qu'ils s'atendoient le moins de rencontrer les ennemis, qu'il les défit avant qu'ils eussent eu le tems de se reconnoître & de se mettre en bataille.

D'un autre coté le Marquis de Cadix qui ne cherchoit depuis sa défaite que les occasions de réparer l'affront qu'il y avoit reçu, les aiant rencontrés lors qu'ils se retiroient avec ce qui leur étoit resté de troupes, leur donna si rudement la chasse, qu'il les contraignit de sortir de l'Andaloufie après y avoir perdu tout leur monde, leurs Enseignes & leur bagage.

Le Marquis encouragé par ce succès marcha en diligence du coté de Zara, & y étant arrivé de nuit, y présenta l'escalade, l'emporta, tua le Gouverneur, fit main-basse sur toute la garnison, fortifia la place, & en aiant chassé les Maures, la repeupla de Chrétiens.

Tant de mauvais succès arrivez en fort peu de tems, redoublèrent la haine des Grenadins contre leur jeune Roi. Quelque innocent qu'il fût des pertes qu'ils venoient de faire, ils les lui imputèrent toutes, & le firent avec tant d'emportement & de fureur, que ne se croiant pas en sûreté dans Grenade, il la quita & alla demeurer à Almerie. Le vieux Roi averti de sa sortie ne manqua pas d'en profiter; il se présenta devant Grenade, & les Grenadins, les plus inconstans de tous les peuples, le reçurent avec d'aussi

grandes acclamations de joie, qu'ils l'avoient quelque tems auparavant chassé avec insolence.

Cét avantage remporté par le vieux Roi de Grenade sur le Prince son fils ne servit qu'à irriter les esprits : les animositez particulières prétextées de l'interêt public, furent poussées à outrance ; & la guerre recommença avec plus de fureur que jamais.

Les Rois de Castille & d'Aragon profitèrent à leur ordinaire de ces désordres, [la conjuncture étoit trop favorable pour la négliger ;] mais comme il étoit à craindre que les Maures ouvrant enfin les yeux, ne s'aperçussent qu'ils étoient sur le penchant de leur ruine, & n'obligeassent le jeune Roi de se reconcilier avec son père, pour s'oposer tous ensemble à leurs communs ennemis, ils eurent la précaution de l'avertir qu'ils étoient persuadés qu'il n'avoit pas tenu à lui que la paix qu'il venoit de conclure ne fût gardée, qu'ils n'en vouloient ni à lui, ni à ceux qui avoient suivi, ou qui voudroient à l'avenir suivre son parti ; qu'ils prétendoient même que la guerre se fit à son profit ; qu'ils ne l'eussent jamais renouvelée si la dernière irruption des Gouverneurs de ses frontières ne les avoit obligés à repousser la force par la force ; & qu'ils ne la continueroient qu'autant de tems qu'il en faudroit pour convaincre ceux qui avoient pris le parti de son père, que leur véritable interêt consistoit à observer la paix qu'il venoit de conclure avec eux.

Ce Prince véritablement malheureux de se fier plutôt à des ennemis qui avoient juré sa ruine, qu'à son propre père, dont la mort prochaine lui aloit assurer la paisible possession de la Couronne de Grenade, se laissa tellement endormir par les feintes protestations des Rois de

Castille & d'Aragon , qu'il les assura qu'il ne s'oposoit point à leurs desseins , & que même il les aideroit de tout son pouvoir. Ainsi Ferdinand n'ayant plus rien à craindre de ce côté - là , entra de celui de Malaca dans le Roiaume de Grenade. Il y fit un dégât incroyable ; puis ayant pris d'assaut la petite ville d'Alore , il effraya si fort celles d'Aloeyne & de Setenil , qu'elles se rendirent ; & comme l'hiver aprochoit , il donna des quartiers à ses troupes , & l'ala passer à Seville.

L'année suivante Ferdinand rentra dans le Roiaume de Grenade avec une armée beaucoup plus nombreuse qu'il n'en avoit eu jusqu'alors , & l'ayant partagée en plusieurs corps , il ataquatour à la fois , & emporta avec une diligence incroyable plusieurs Châteaux qui empêchoient l'aproche de Ronde. Cette ville que les Maures croioient imprénable , tant par sa situation naturelle & les fortifications que l'art y avoit ajoutées , que par sa forte garnison composée des meilleures troupes de tout le Roiaume , fut ensuite sommée de se rendre , & ataquée dans toutes les formes , sur le refus qu'elle fit d'accepter les conditions avantageuses qu'on lui ofroit. Sa résistance ne fut pas si longue que les Maures l'avoient espéré : car Ferdinand qui apprehendoit qu'elle ne fût secourüe , redoubla si souvent ses assauts , qu'elle fut enfin contrainte de se rendre.

La prise de cette importante place jetta un si grand éfroi dans toutes les villes voisines , qu'il suffisoit de les sommer pour les obliger de se rendre , & Ferdinand de son côté les traitoit avec tant de bonté , & leur acordoit des conditions si avantageuses , que s'estimant plus heureuses de vivre sous sa domination que sous celle de leurs propres Princes , elles s'y soumettoient à l'envi.

C'est ainsi qu'il se rendit maître des dix-neuf villes des montagnes d'Arraval, des dix-sept de celles de Gausin, des douze de Villalonga, de Maravelle, de Montemayor de Cortos, & d'onze places des environs.

Ces succès auxquels Ferdinand lui-même ne s'étoit point attendu lui firent appréhender que le jeune Roi n'en entrât en jalousie; pour l'en empêcher, sachant qu'il manquoit d'argent & de troupes, il lui en offrit, & sut si bien augmenter ses défiances à l'égard de son père, que ne croiant pas avoir de plus dangereux ennemi, il accepta l'argent & les troupes que lui offrit le Roi d'Arragon, & sut si bien s'en servir contre son père, qu'il l'empêcha toujours de s'opposer aux progrès de Ferdinand.

Mais il arriva dans ce même tems une grande révolution parmi les Maures. Ces peuples persuadés que leur vieux Roi aveugle & cacablé d'incommoditez n'étoit pas capable de gouverner l'Etat parmi tant de troubles, élurent pour leur Roi le brave Abi Abdala, oncle du jeune Roi, & déclarèrent son neveu déchu de la Couronne, pour s'être rendu tributaire des Chrétiens. Cette démarche faite si à contretems fut le coup fatal de leur entière ruine. Car le nouveau Roi ne pouvant souffrir de compagnon, traita secrètement avec quelques Alfaquis d'Almerie, * & les engagea par de grandes promesses à l'introduire de nuit dans la ville, & à terminer ainsi tout d'un coup la guerre civile, en lui donnant le moyen de prendre & de tuer son neveu. Mais le secret fut mal gardé, le jeune Roi fut averti de cette entreprise, & il en fut si effrayé, qu'au lieu de donner ordre à la défense d'Almerie, ou du moins d'avertir son frère, & les principaux de son parti, de pourvoir à leur sûreté, il les abandonna à la vengeance de

* Moines Ma-
bome-
tans.

son oncle, s'enfuit presque tout seul, & s'alla jetter entre les bras de Ferdinand.

A peine ce Prince étoit-il sorti d'Almerie que son oncle y entra par une porte que les Al-faquis qui étoient de son intelligence lui livrèrent; & comme avant que d'y entrer il avoit donné tous les ordres nécessaires pour s'emparer des portes & des postes les plus avantageux de la ville, il courut droit à la forteresse: La consternation y étoit si grande à cause de la fuite du Roi qui l'avoit abandonnée sans pourvoir à sa défense, qu'il y entra sans aucune résistance. Mais il fut bien surpris lors qu'il apprit que son neveu, qu'il croioit en son pouvoir, s'étoit sauvé; la fureur où il entra à cette nouvelle ne se peut bien comprendre que par les suites de cette fuite: Elle le rengageoit dans une cruelle guerre civile qu'il croioit terminée par la seule prise de son neveu laquelle il avoit cru infallible: Elle l'obligeoit de partager une Couronne qu'il croioit posséder seul; elle le rendoit ennemi irréconciliable d'un Prince avec lequel il eût pu s'accommoder; enfin elle lui atiroit sur les bras non seulement les armes de son neveu, mais encore celles des Rois de Castille & d'Arragon beaucoup plus redoutables, & exposoit enfin un Etat, à la conservation duquel il avoit tant d'intérêt, à la dernière de toutes les désolations.

Ces suites fâcheuses que ce Prince pénétoit dans toute leur étendue, le firent entrer dans une si grande fureur, qu'il tua de sa propre main le plus jeune des frères du jeune Roi de Grenade, qui s'étoit retiré dans Almerie après qu'on l'eut dérobé à la cruauté de son père qui le vouloit faire massacrer comme les autres.

La mort de ce jeune Prince n'apaisa pas la fureur de son oncle; il passa le reste de la nuit à prendre des mesures & à donner les ordres

pour se saisir de tous les partisans du jeune Roi qui étoient en fort grand nombre dans la forteresse & dans la ville, & ses ordres furent si bien suivis, qu'il n'en échapa aucun. Le nombre & la qualité de ces malheureux qui étoient tous des plus grands Seigneurs d'entre les Maures, ne touchèrent point le nouveau Roi: il les condamna tous à la mort, & cet Arrêt fut exécuté avec tant d'exactitude, que personne ne se put sauver de ce massacre, qui fut également détesté des partisans & des ennemis du nouveau Roi.

La nouvelle de cette sanglante exécution produisit dans l'esprit du jeune Roi un ressentiment qui ne pouvoit être ni plus vif ni plus profond. Il détesta hautement la cruauté de son oncle; il s'engagea par les sermens les plus horribles à poursuivre sans relache la vengeance de la mort de son frère, & de tous ceux de son parti qui étoient péris dans le massacre d'Almerie; & à ne jamais faire la paix avec son oncle, quelque avantageuse qu'il la lui pût offrir. Il les garda en effet si religieusement, que quelques propositions d'acommodement qu'on lui pût faire depuis de la part de son oncle, il n'en voulut jamais accepter aucune: Il acheva par cette obstination de donner le coup fatal à la ruine de Grenade, qu'il ne pouvoit sauver que par une réunion générale de tous les Maures, ce qui ne se pouvoit faire sans une paix sincère, ou du moins feinte avec son oncle.

La mort du vieux Roi qui arriva quelque tems après fit naître quelque espérance de paix. tous les amis du jeune Roi l'en sollicitèrent avec chaleur, & son oncle qui avoit eu plus de tems qu'il ne lui en falloit pour faire réflexion que le massacre d'Almerie lui avoit fait autant d'ennemis irreconciliables que ceux qu'il avoit fait égorger avoient d'amis & de parens, n'oublia rien

rien pour l'y porter ; mais ce jeune Prince n'écoutant que son ressentiment , & ne consultant que sa vengeance , au lieu de profiter de cette occasion qui lui eût conservé sa Couronne , ou qui du moins en eût retardé la perte , publia un manifeste , où parlant en Roi aussi absolu qu'il l'étoit peu , il déclaroit son oncle & tous ses partisans ennemis de l'Etat , si dans le tems qu'il leur prescrivoit ils ne mettoient les armes bas , & ne le reconnoissoient pour leur Roi légitime , qu'il seul avoit eu droit de succéder au Roi son père.

L'oncle du Roi qui étoit persuadé qu'une Couronne se défendoit mieux par les armes que par des écrits , ne jugea pas à propos de répondre à ce manifeste ; mais suposant qu'il pouvoit être Roi par la même raison que son neveu , avoit prétendu le pouvoir être du vivant de son père , il leva une puissante armée , & marcha du côté des frontières de l'Andalousie , pour prévenir les desseins de Ferdinand & de son neveu , qui assembloient de puissantes troupes pour entrer dans le Roiaume de Grénade. Il eut d'abord un succès qui lui fit bien augurer de la suite de cette guerre , mais qui ne fut pas secondé de la fortune ; car aiant rencontré le Comte de Cabra qui battoit la campagne avec un camp volant de quatre mille chevaux , il seut l'investir si à propos , que ce Comte eut bien de la peine à se sauver presque tout seul après avoir laissé la plus grande partie de son monde sur la place.

Les Maures firent autant de bruit de cette victoire que s'ils eussent défait & taillé en pièces toute l'armée chrétienne. Mais Ferdinand qui seavoit de quelle importance il étoit de ne pas laisser acréditer les armes de ses ennemis , & décrédir les siennes , reprima bien-tôt leur joie en emportant tout à la fois les fortes places de

Cambil & d'Haraval, qui servoient de rampart aux Maures contre la ville de Jaën. Sabra fut ensuite emporté d'assaut, & Locha, qui passoit pour imprénable, fut contrainte après une longue résistance de se rendre à composition; les villes d'Illora, Moclin, Montefrio & de Colomera eurent le même sort, & les garnisons en aiant été changées, Ferdinand alla joindre la Reine de Castille qui l'atendoit à Cordoue, laissant le reste de ses troupes sous le commandement du jeune Roi de Grénade.

Les Maures de son parti le voiant à la tête d'une armée aguerrie, acoururent de tous cotez se ranger sous ses Enseignes; & ce Prince qui ne s'étoit jamais vû de meilleures troupes, ni plus nombreuses, résolut de s'en servir pour quelque grand exploit qui pût rétablir ses affaires; mais le malheur qui l'accompagnoit par tout, rendit tous ses desseins inutiles: il n'épargua rien pour engager son oncle au combat, mais il ne put jamais l'y contraindre: il ataqu plusieurs places, mais ce fut inutilement, & il ne put en emporter aucune: il tacha de corrompre plusieurs Gouverneurs de places, & de débaucher une partie des troupes de son ennemi, mais ce fut sans succès; ainsi rebuté de tant de tentatives inutiles, voiant son armée à demi ruinée par les longues marches qu'il lui avoit fait faire par des pais rudes & presque entièrement ruinez, il prit une résolution désespérée, qui fut d'aler ataqu Grénade, où l'on ne l'atendoit pas, de l'emporter ou d'y périr. Mais jugeant bien que la force ouverte ne lui réussiroit pas, il partit sans communiquer son dessein à personne, & marchant par des chemins rudes & détournez, il arriva au commencement de la nuit du coté de l'Albayzin; c'est un quartier de la ville de Grénade entièrement séparé du reste,

& qui a ses murs, ses retranchemens & ses fortifications séparées, de sorte qu'elle paroît plutôt une Ville particulière jointe à Grénade, qu'une partie de cette grande Ville.

Le jeune Roi qui y avoit encore des partisans, & qui y avoit ménagé des intelligences, laissa le reste de ses troupes à quelque distance de la Ville, & s'approchant des portes accompagné seulement de cinq ou six de ses meilleurs Officiers, il se fit si bien cajoler le Corps de garde, & ses partisans, qu'il avoit avertis de sa venue, agirent en même tems avec tant de chaleur, qu'on le reçut avec toutes ses troupes dans l'Albayzin; ainsi sans avoir perdu un seul homme il se vit maître d'une partie de la Ville de Grénade, d'où il fit dessein de ne point partir qu'il ne se fût rendu maître du reste. Mais comme il étoit aisé de juger que dès que la nouvelle de la surprise de l'Albayzin seroit répandue dans Grénade son oncle ne manqueroit pas de le venir attaquer avec toutes ses forces; il employa le reste de la nuit à se retrancher & à disposer toutes choses pour une vigoureuse défense.

Les choses étoient en cet état dans l'Albayzin lors que la nouvelle se répandit dans Grénade du changement qui y étoit arrivé pendant la nuit; elle fut en même tems portée à l'Alhambra, où l'oncle du Roi faisoit sa résidence: Il en partit aussi-tôt pour aller châtier son neveu de l'Albayzin; mais il y trouva plus de résistance qu'il ne pensoit, & il y fut repoussé avec perte. L'on se batit de la sorte pendant cinquante jours sans donner quartier à personne; mais enfin le jeune Roi prévoyant qu'il ne pouvoit éviter à la fin d'être forcé s'il n'étoit puissamment secouru, envoya demander du secours aux Rois de Castille & d'Arragon.

Le Conseil étoit d'avis qu'on le lui refusât